

WHISKY, CHIEN DE BISTROT

ME VOILA !

Roulé en boule, blottit contre quelque chose de chaud et de vivant, la bouche ouverte et dégoulinante, j'ouvre enfin un œil. L'autre est collé mais pas douloureux, ça tire un peu, c'est tout. C'est flou, avec cet unique œil ouvert, mais ça y'est, mes fonctions se mettent en route: après la vue, la pensée, l'ouïe, mes guibolles bougent aussi. Ça couine autour de moi, visiblement je ne suis pas seul, je n'ai pas encore la force de relever la tête pour compter mes congénères à côté de moi mais une chose est sûre, je viens de naître .

Chien. Les premiers instants de ma conscience je n'arrivais pas à déceler si on était des chats ou des chiens, mais là c'est certain je suis au milieu d'une portée de chiens. Je suis un chien.

J'en suis à ma deuxième vie, je viens de renaître. Je suis issu de la vie et de la mort d'un homme, je le sais déjà mais sans détails, je le sais, c'est tout. Je suis un réincarné. Si ça se trouve, j'y croyais même pas, en tant qu'homme, à la réincarnation, pourtant il faut bien se rendre à l'évidence, j'en suis...

Quelques jours ont passés, mon deuxième œil est maintenant bien ouvert, j'y vois clair. Mes fonctions cérébrales évoluent aussi vite que je grandis, mon cerveau est de plus en plus vif de jour en jour . Cinq nous sommes. Trois gars et deux filles. On dort pas mal, on tète toute la journée et on s'endort en paquet, repus, rassasiés de lait maternel, c'est comme ça nos premiers temps.

On commence tous à marcher maintenant, ensemble, claudiquant dans cette grande caisse de bois et pas moyen de voir par dessus, c'est trop haut. Notre champ de vision se butte aux parois de cette boîte, c'est intime, et puis là, il y a notre protectrice: notre mère.

Le seul dont la conscience est différente des autres, c'est moi. Mes frères et sœurs en sont à leur première vie, je ne l'explique pas, je le sais, c'est tout. Un septième sens . Je communique avec eux sans problème, en chien, mais j'ai en plus d'eux un cerveau d'homme, je peux penser comme un être humain normal, ce que je ne pourrais jamais faire, c'est parler. Je reste un chien.

Blanc. Tout blanc, je suis ultra blanc avec des grands poils. Les autres ne me ressemblent pas ou alors c'est moi qui suis différent...

Les frangins-frangines se ressemblent tous, noirs et blancs, poil court, des ratiers, bâtardés, issus de bâtards. Comme notre mère. Les mêmes qu'elle, à une queue de vache près.

A trois semaines on nous sort régulièrement de notre caisse. La maison ou nous sommes nés est pleine de gosses, comme nous ils sont cinq. Et ils sont chauds les marmots, de quatre à douze ans , elle a pas chômé la patronne ... Forcément ils ne nous lâchent pas, les mômes, nous sommes l'évènement de l'été à la maison. La petite dernière est malhabile, trop petite, elle me confond avec un nounours en peluche, je dois être son préféré mais elle me fait prendre de ces gamelles ... Heureusement je suis encore tout mou et puis un bâtard c'est solide .

Les gosses passent beaucoup de temps avec nous, on est un peu leurs jouets mais grâce à eux on sort pas mal de la caisse pour se défouler dans la cour et ça on adore.

Dès que leur mère, Hélène, a le dos tourné, ils nous refilent du lait en brique, on aime tous ça mais ça nous fout des chiasses terribles. Y'a de quoi glisser dans la cour, ça fait gueuler Hélène et à chaque fois on a droit au retour dans notre grande caisse ...

A deux mois, on est tous solide comme des grands, sevrés. Bon à donner. Je dois bien être le seul à le comprendre, en plus, j'entends les conversations, je capte tout... Ou est-ce que je vais atterrir? Et les autres? Ça revient de plus en plus sur le tapis :

- Marcel, il faut en finir avec ces chiens ! Il y a de la merde partout dans la cour... on marche dedans, ils aboient, les voisins...

Toujours le même refrain la Héléne. Elle ne nous déteste pas mais bon... Marcel était bien incapable de nous fourrer dans un sac avec un coton d'éther à notre naissance ... Dieu merci.

Cet après-midi, un gamin est venu nous voir. Pierre il s'appelle. Il a du mal à se contrôler en nous voyant, il nous tripote, nous caresse, nous soulève un par un, ça va, pas trop brusquement, moins que la petite peste. Elle, quand elle s'approche trop de moi pour me choper je me barre bien vite et j'arrive bien à lui échapper maintenant. Elle m'a trop fait tomber, trop fait couiner, mais ne m'a rien cassé, je ne suis pas fragile tel un York.

Le gamin a craqué sur moi, fallait s'en douter, je suis différent d'aspect, le reste il n'en sait rien... Il a une bonne tête . C'est un cousin de la maison, il veut son chien. Il est entrain de travailler ses parents pour ça , j'ai bien suivi la conversation avec l'aîné de chez nous, Frederic, le plus sage . Mon "peut-être futur maître" a une douzaine d'années à tout casser. Il va revenir . Il est venu seul, en vélo, mais c'est sûr il va revenir. J'ai bien vu et surtout senti sa grande émotion. Je suis un chien, non ?

Et ça n'a pas boité, dès le lendemain après-midi, Pierre est de retour avec son vélo, un carton arrimé sur le porte-bagage, ça c'est pour moi ... Je vais peut-être être le premier à quitter la maison. J'ai une pointe d'inquiétude quand même : je ne sais pas ou je vais, ni chez qui, si c'est bien moi l' élu mais je ne pense pas me tromper.

Pierre est tenu de prendre un jus d'orange et un bout de quatre-quarts bien sec avec "le club des cinq", Héléne l'impose, c'est presque l'heure du goûter . Quelle peste aussi celle là avec son air coincé et son nez pointu ...

Pierre n'a qu'une hâte, choisir son nouveau complice, le charger sur son vélo et filer chez lui présenter l'évènement à tout le monde. Ce goûter lui paraît tellement long...

Et Héléne qui le lâche pas avec ses questions et ses recommandations à la con:

-Tes parents pouvaient pas venir avec la voiture?... Ça aurait été plus sage... On les voit jamais ... (tu m'étonne !)

-Le carton sur ton vélo , c'est pas raisonnable...

-Vas pas te casser la figure en rentrant...

-Tu es sûr que tu sauras t'en occuper de ce chien ?

Marcel ne bronche pas, un sourire de Joconde sur son visage, rien de plus. Le gâteau bien trop sec le fait tousser à s'étrangler.

- A propos, fuse «Héléne au grand pif», lequel vas-tu choisir ?

Sans une seconde d'hésitation, Pierre lâche d'un pet: (j'ai pas dit Pierre lâche un pet)

- Le blanc ! Je voudrais bien le tout blanc...

Et à peine perceptible:

- Enfin, si c'est possible ...

Ouf, c'est moi! Il me plaît bien Pierre. De toute façon j'ai tout entendu depuis la cour: la porte de la cuisine est ouverte en permanence avec une planche en travers pour pas qu'on aille pisser et chier dans la maison, j'étais couché le long de la planche, tranquille au soleil ...

Faut y aller maintenant, tout le monde est dans la cour, Pierre me tient déjà délicatement dans ses bras, il sent bon la crème Nivéa, j'aime bien son odeur. Marcel tient le vélo bien droit par le guidon, la roue avant entre les jambes, Pierre me dépose dans le carton, c'est vrai, un peu juste pour moi, mais ça rentre . On referme les oreilles du carton en les croisant les unes sur les autres puis on ficelle tout ça ... Je sens qu'il ne faut pas bouger d'un poil, le chargement est casse gueule.

Les derniers conseils d'Héléne, les bises, les mercis à tout le monde, les pleurs des deux derniers de voir «le tout blanc» partir et les premiers tours de pédales de Pierre, ça y'est, je file vers

d'autres aventures, vers ma nouvelle vie, de chien!

Dans mon carton, je sens les vagues du vélo sur la route, déséquilibré par le poids du chargement ficelé sur le porte-bagage et j'espère bien qu'on va pas galtouzer en chemin. Pierre roule vite, impatient, attention virage, ça glisse un peu je le sens bien, mais le voyage ne dure pas bien longtemps, on s'arrête déjà.

Les doigts de Pierre grattouillent le carton, il a de la misère avec la ficelle de chanvre que Marcel a mise. Le con, il a dû faire la Marine pour la nouer comme ça. Ça bouge plus là. Bruit de porte. Plus de bruit. Je suis à l'étroit, je couine, pas de réponse. Mais Pierre revient déjà: clac ça fait le long du carton. Pierre armé de ciseaux vient de couper net la ficelle bien tendue et déjà je sors sans énervement ma tête et reste assis ... Mon nouveau petit maître m'extrait de ce foutu carton, me garde un peu dans ses bras, m'embrasse sur le crâne bien tendrement et me pose par terre en me parlant :

- T'es chez toi mon Kiki... Vas-y, visite...

Bordel , il va pas m'appeler Kiki quand même? Kiki c'est trop commun, c'est bon pour les hommes, les Christian, au pire ...

CHEZ MOI

On est tous les deux dans une courette intérieure, le vélo de Pierre appuyé au mur, à côté d'un lavabo, ça sent les chiottes, sûrement les deux portes vertes là... J'entends du bruit à proximité. Je marche pour me dégourdir les pattes, le voyage n'a pas été long mais j'étais serré quand même dans ma boîte. Je sniffe le ciment de la petite cour, les plinthes, le bas d'une porte blanche d'où vient le bruit, elle s'ouvre d'un coup et un gars fonce droit sur une des portes vertes: c'est bien des chiottes.

Je l'entends pisser longuement dans l'eau du turc, un buveur de bière celui-là pour pisser autant! Je suis dans l'arrière cour d'un bistrot, je le sais, tout me revient: l'odeur du tabac quand le gars a ouvert la porte, le bruit d'un flipper là pas loin, le brouhaha caractéristique d'un café... Je l'ai vécu dans ma vie d'homme, ma vie d'avant, mais je n'en sais pas plus... J'allais au bistrot quand j'étais homme et vivant, c'est une certitude mais impossible de me souvenir qui j'étais, ou je vivais, ce qui a bien pu m'arriver, comment j'ai quitté ce monde et à quel âge. Nada.

Pierre me reprend dans ses bras, on rentre dans le bistrot , y'a un peu de monde, ça clope pas mal là-dedans, c'est grand , tout en longueur, un poil sombre mais ça rend l'endroit intime. J'aime bien.

Un nouveau sentiment m'envahit doucement: je connaît cet endroit, j'y suis déjà venu mais, là encore, aucun souvenir précis. Juste une sensation, rien de désagréable.

Pierre passe derrière le bar pour me présenter à son père qui a juste le temps de me jeter un regard et fonce tout au fond, à l'opposé, au rayon tabac où un client l'attend . Et on ne fait pas attendre un client . Ça, j'ai pas fini de l'entendre. Je suis chez des commerçants. Je suis désormais un chien de bistrot, la race des Seigneurs...

Pierre a eu juste le temps de dire à son père :

- Papa! Regarde...

Quand Gilbert revient de son rayon tabac, il a deux minutes pour moi. Lui aussi a une bonne tronche, son regard est sympa et il me caresse le dessus de la tête du revers de sa main, sans brutalité, c'est un bon gars, ça se sent:

- Il est beau ce clebs...

Un client au bar le dérange aussi sec:

- Gilbert, mets moi un d'mi s'il te plaît!

Et deux autres à côté:

- Combien ch'te dois?

Je vois bien le chantier, ça doit toujours être comme ça ici, toujours à fond, jamais l' temps...

Mais j'aurais pu tomber plus mal. On verra. J'aurais pu être chien de prof, d'ouvrier d'usine, de ferme, de vieille rombière chiante, de chasse, de toubib... Non, pas de toubib, les toubibs ont des chiens de race. Des chiens qui s'achètent, cher. Moi je suis un solide bâtard. Un bâtard ça se refile, ça se donne. Gratos.

Quand j'ai quitté chez Marcel et «Hélène le long pif», j'étais déjà plus grand que ma mère et bien plus grand que mes frères et sœurs, décidément mon père restera une énigme. Chez nous les chiens, c'est pas si grave de ne pas connaître son père, ou quitter sa famille pour une autre, ou encore quitter ses frères et sœurs, d'ailleurs ça c'est passé tout seul, sans pincement au cœur.

Gilbert dit à Pierre:

- Monte ton chien là haut, va le montrer à ta mère, le laisse pas là ...

Pierre s'exécute, pas têtù, on repart au fond du café. Pierre ouvre une porte et grimpe l'escalier deux marches par deux marches, pressé maintenant de me présenter à l'étage, à sa mère ...

On arrive sur une grande terrasse à ciel ouvert, une cour à l'étage en quelque sorte, qui donne sur un appartement, ça a du jus, j'aime tout de suite . Ça sent bon la bouffe, la bonne bouffe. Plus ça va plus je la sent bien cette baraque, pourtant y'a qu'un quart d'heure que je suis arrivé, mais nous les chiens, on ressent vite les choses. Plus vite que les hommes. D'ailleurs, chez nous les canins, un quart d'heure c'est bien un quart d'heure et non pas un quart d'heure multiplié par sept ... Je dis ça pour stopper la polémique:

- Alors ton chien il a sept ans? Sept fois sept, il a quarante neuf ans!

Non ! Ça c'est la connerie des hommes qui pensent tout savoir. Les chiens vivent au mieux quinze piges, les tortues géantes deux cents cinquante ans, la baleine boréale deux cents ans et les éléphants soixante contrairement à ce que les hommes croient savoir . C'est comme ça. A chaque race vivante sa spécificité.

La mante religieuse mâle vit six mois et se fait bouffer par la femelle qu'elle vient de niquer. Triste fin. Heureusement que je suis réincarné en chien, moi... Mais on s'écarte, là.

Ouais, ça sent bon la bouffe ici, jamais senti d'effluves de bonne graille chez «Madame le long pif»... Là bas je m'en foutais, j'étais au lait. Maintenant je bouffe pour de bon d'ailleurs j'ai la dalle. Pierre doit y penser parce qu'il m'a collé une petite gamelle sur la terrasse avec du lait, j'en ai super envie mais je vais encore avoir la chiasse ... La tentation est trop grande et nous, les clebs, en général on a pas de volonté, contrairement à certains hommes.

Pierre revient juste quand j'ai lapé toute ma petite gamelle, avec des petits bouts de jambon blanc qu'il pose dedans, je mange tout direct. La patronne me guette du coin de l'œil, elle me calcule, me scrute, ne m'a pas encore touché mais elle cause:

- Content, mon Pierre? Tu l'as eu ton chien ... Tu vas t'en occuper, hein? Comme promis?

Sa voix n'est pas agressive, plutôt douce .

- Et tu vas l'appeler comment ce chien? En tout cas il est beau, c'est déjà ça... Et puis il a l'air mignon...

Elle va moins rire quand je vais chier partout tout à l'heure quand le lait va commencer à cailler là dedans et puis j'ai une de ces envies de pisser moi... Trop tard, rien que d'y penser, j'écarte déjà mes deux petites pattes arrières et me laisse aller. Dieu que c'est bon! J'en ferme presque les yeux... J'ai une papatte qui trempe dans ma flaque, pas grave... Pierre s'empresse de dire qu'il va tout nettoyer pour arrondir les angles, Lucette, sa mère, a lâché doucement:

- Merde, ça commence...

Mon petit maître vient de comprendre qu'il n'a rien pour moi. La gamelle c'est un bol à petit déjeuner familial, j'ai pissé mais l'éponge à vaisselle pas question, j'ai pas de collier, pas de laisse, Il se demande bien comment faire pour me sortir sans risquer de me perdre si je me sauvais... Je suis pas bien grand encore mais je commence à cavalier un peu.

- Pierre, viens chercher des sous, file à l'épicerie voir si y' a pas une laisse et un collier déjà... Ou à la droguerie en face ... Va falloir le sortir... Va falloir le dresser ...

Rapide Lucette. Elle était plus ferme d'un coup. C'est la patronne. Je l'avais senti en arrivant, ça. Septième sens.

Pierre part en courant vers la porte qui donne sur la terrasse, celle de l'escalier par lequel on est arrivé tout à l'heure et disparaît, la porte claque. C'est un rapide, lui. Aussitôt seule, Lucette tente une approche, je ne cherche pas à me dérober, je ne suis pas un sauvage. Au contraire, je pousse des petits couinements de joie et je m'active autour de ses pieds, qu'elle comprenne bien que je suis content, l'obligeant à s'accroupir pour se rapprocher de moi, elle me caresse la tête du revers de l'index et du majeur réunis, je me laisse faire et arrête de bouger, c'est ce qu'elle attend de moi. Et je sais bien qu'elle me trouve doux. De toute façon j'ai un poil d'enfer...

Pierre a mis une bonne demie heure à revenir de ses courses et s'empresse de me mettre un collier mais même au dernier trou il est trop grand . Lucette armée de ciseaux décrète alors de faire un trou dans le cuir et ils sont deux à m'emmerder. Pierre me tient bien fermement et sa mère ajuste le collier pour deviner à peu près ou faire ce putain de trou. Je voudrais bien qu'on en finisse, je n'aime pas être oppressé comme ça. Ce collier me gêne . Quand je serais seul, tout à l'heure peut être, j'essaierai de le virer...

Maintenant c'est au tour de la laisse. Pierre l'a accroché rapidement au collier, il me tient dans ses bras et nous repartons vers l'escalier, il va encore descendre l'escalier à fond... Dans la courette en bas, il me pose au sol et me donne mon premier cours de marche en laisse, pas concluant.

Libre dans ma tête, ça me botte pas trop la laisse... Je me plaque sur le ciment, pattes avant et arrières écartées, je refuse d'avancer . Si seulement j'avais des ventouses à la place des coussinets il l'aurait dans l'os petit maître! Du coup il me traîne par la laisse, je glisse sur le ciment heureusement bien glacé, bien lisse... Comme si j'allais me lever et marcher d'un seul coup! Il n'insiste pas trop quand même comprenant bien que le collier m'étrangle un peu, il ne me veut pas de mal, c'est pas une brute Pierre. Dieu merci la courette est toute petite, au bout de deux ou trois traversées ça s'arrête .

C'est là que le lait mal digéré a réclamé à sortir. D'un seul coup. Impossible de le bloquer. Piouf, ça a fait. J'ai tout lâché sur le ciment en une flaque régulière bien ronde, beige. Content de moi quand même, cinq minutes plus tôt c'était sur la terrasse la haut et Lucette j'ai pas envie de l'emmerder...

Pierre y jette un fond de sceau d'eau à grands renforts de hauts le cœur, j'ai fais ça presque proprement, juste à côté d'une grille d'évacuation dans le milieu de la courette. Je pouvais pas faire autrement, le lait, ça passe pas... Pierre a dû regretter l'espace d'un instant d'avoir opté pour un chien ... Maintenant que je n'ai plus rien à évacuer, Pierre pense qu'on peut remonter, on ne risque plus rien.

Le bistrot va fermer, la nuit tombe . J'ai le droit d'entrer dans la maison ici. Pas chez Marcel et Hélène. Au maximum le museau à la planche là bas, et encore ... Stricte la mère «le long pif» . Je vois bien qu'ici ça va être bien plus relax .

Gilbert déboule dans la cuisine et pose le fric de sa journée sur le buffet .

- Chui vanné! Il dit. Il a parlé dans le vide visiblement. Il ne me voit pas.

A table, je suis LE sujet de conversation, je suis l'évènement du jour et Pierre le plus heureux de tous les gamins de la rue ce soir ...

- Alors, comment tu vas l'appeler ton chien?

Pas Kiki comme tu l'as tenté dans la cour cette après-midi, petit maître, fais pas le con.

- Je sais pas... Je réfléchis ...

- On a qu'à l'appeler Whisky, comme l'autre ...

Pas mal, Whisky, ça me plaît bien à moi . Ils se mettent à parler de l'autre Whisky, celui avant moi, y'a longtemps, quand Pierre était petit:

- Tu t'en souviens à peine Pierre, tu avais quoi? Trois ans peut être ...

C'est fait, c'est officiel, je m'appelle Whisky, Chien de Bistrot . Un titre, presque .

LE QUARTIER

Pierre et moi on passe beaucoup de temps ensemble, normal, c'est nouveau pour lui. Tous les gosses du coin sont dans les ruelles derrière le bistrot, à jouer dehors, on est fin Août tout le monde est encore en vacances. J'aurais pu débouler en hiver, ça aurait été moins drôle sûrement, d'après ce que j'ai entendu dire de l'hiver à la boulangerie quand on va chercher le pain avec Pierre:

- Les jours diminuent déjà, dans deux mois si ça trouve il gèleras, faudra rallumer les chauffages...
Ce que l'homme peut être négatif des fois ...

Moi, l'hiver je connais pas. Pas encore. La boulangère ça fait une semaine qu'elle rabâche le même truc à tous les clients, avec sa voix criarde ...

La boulangerie touche le bistrot, après c'est une petite épicerie, une bonne famille avec quatre gosses dont deux dans les âges de Pierre (j'ai pas dis «à l'âge de pierre»), ils s'entendent bien. J'ai un peu peur quand Pierre m'emmène chez eux, par derrière. Ils ont un gros berger allemand qui me fout la trouille. C'est marrant, quand j'étais un homme vivant, j'avais déjà peur de ces gros chiens, j'en suis sûr. Et une image me revient, précise mais très furtive: la tête d'un berger, gueule ouverte qui serre de ses dents un bras d'enfant. La première fois que j'ai vu Miko, le chien des épiciers, dans la ruelle derrière, il m'a tétanisé et j'ai eu ce flash.

J'étais entrain d'apprendre à marcher en laisse avec Pierre, entre nous je déteste ça la laisse. Ça me prive d'une certaine liberté. Miko qui avait dû se sauver attendait pour rentrer chez lui, assis à la porte de leur garage, que quelqu'un veuille bien lui ouvrir. Quand il nous a vu, en deux bonds il était sur nous, je me suis aplati comme une crêpe sur le goudron tellement j'avais les jetons. Et il m'a senti le cul. Longtemps. Je bougeais plus. Normalement, j'aurais dû aussi lui renifler le cul ... Mais j'ai pas osé. Ça se fait entre nous canidés mais on verra ça plus tard. De toute façon, il faudra bien que je le fasse un jour ou l'autre, on peut capter plein de trucs important en reniflant le cul des autres. Y'a plein de messages là dedans. Parole de chien!

Plus loin, dans la ruelle de derrière, d'autres arrières boutiques avec d'autres gosses, d'autres copains chiens, mais pas chez tout le monde. Y'en a que j'aime bien, d'autres moins, gosses comme chiens. Ça, c'est pour les commerces dans l'alignement de chez nous.

En face du bistrot, de l'autre côté de la rue, c'est pareil, des commerces, des familles avec ou sans chiens. On a pas mal de copains en face aussi.

Plus les jours passent et plus je fais de rencontres. Miko, le chien des épiciers, c'est fait, il me fait toujours autant peur, mais il aura été le premier que j'aurais vu. Ensuite j'ai croisé Sultan, un

autre gros modèle genre Malinois mais sympa, lui ne me fait pas peur. Jamais en laisse celui là . Toujours assis devant la porte entrouverte de son maître, un vieux con retraité de l'armée, leur petite maison est coincée entre deux arrières boutiques. Sultan n'a pas intérêt à se barrer de devant la porte, vu les branlées qu'il prend quand il fait le con. Sultan DOIT monter la garde, c'est son boulot.

En s'enfonçant plus loin dans la ruelle, on a Roxane une splendide Boxer fauve, elle sort le soir avec sa maîtresse, l'esthéticienne, ces deux là sont super belles. Je me demande si Roxane n'est pas comme moi... Son regard fixe, perçant, différent... Plus loin on a Ulysse et Ramsès, les clebs du pharmacien, deux caniches géants toilettés comme des nanas, un noir, un blanc ,tondus mais pas partout, c'est affreux. A part la couleur ils sont absolument identiques. Côté façades des commerces,dans la rue principale, on trouve Pacha, un bâtard rond comme une couille, moitié Labrador noir moitié «je sais pas quoi» qui dort tout le temps, le chien du boucher. Facile à trouver lui, il passe la journée dans la boucherie couché au pied du comptoir en bois, ne dort que d'un œil quand même, son patron lui balance des bouts de barbaque toute la journée. Je l'aime bien Pacha, trop tranquille. On croise Voyou un peu partout, toute la journée, lui il est complètement libre, je ne sais même pas à qui il est, ou il habite, c'est un épagneul Breton, qu'est-ce qu'il marche celui là, toujours en vadrouille, il est relax comme chien et toujours content.

Vient ensuite Praline, une mémère qui a le ventre qui racle le sol, Teckel coupée mais de la même forme, le comble c'est qu'elle est la chienne du charcutier et que c'est un un sauciflard. Enfin, les deux pétasses de la rue: Suzy, une York au magasin de fringues et Belle une caniche naine à la Maroquinerie. Deux petites pétasses qui n'arrêtent pas de gueuler avec leurs petites voix stridentes.

Voilà pour le quartier. Plus loin autour de l'église je connaît aussi Topaze, le chien d'un instituteur qu'à eu Pierre en primaire, on y va de temps en temps. Topaze est le premier à qui j'ai reniflé le cul assez naturellement pendant qu'il reniflait le mien. J'ai vu qu'il était bon. Ça se sentait. Topaze est de taille moyenne, blanc et noir, poils mi-long, bien proportionné, sans race, comme moi. Je l'aime bien lui aussi.

Aucune de mes connaissances dans le quartier n'est réincarné comme moi, hormis la belle Roxane sur laquelle j'ai un doute mais il faudrait que je puisse la voir seul, en tête à tête. Ou en tête à queue, pour bien la sentir. Pas un «ancien homme» parmi cette dizaine de voisins, pas un parmi mes frères et sœurs, finalement on ne doit pas être si nombreux ... Je suis le seul à savoir ce que je suis.

Le temps a passé, les jeunes sont retournés à l'école, c'est l'hiver maintenant. A la première gelée, mes premiers pas sur le sol congelé m'ont fait apparaître un autre flash: j'ai connu cette sensation avant de naître, j'en suis absolument certain, le froid qui transperce, le vent glacial, les frissons quand on sort d'un endroit chaud ça n'est pas nouveau pour moi. J'ai déjà vécu l'hiver, c'est sûr, mais j'en ai aucun de souvenir. Je pensais ne pas connaître l'hiver trois mois en arrière et pourtant, il est sans surprise...

ET DEJA 10 mois ...

Une dizaine de mois que j'existe. Enfin... pour la deuxième fois. J'ai à peu près atteint ma taille définitive. Pierre a bien essayé de me peser sur le pèse-personne mais je refusais d'y rester

assis, mal à l'aise. Et puis moi, on m'oblige pas... Pierre m'a alors pris dans ses bras, c'est plus rare depuis que je suis grand, je me laisse faire pour ne pas tomber de trop haut, et monte sur la balance: soixante trois. Il me repose par terre, remonte seul: quarante neuf. Je fais quatorze kilos, un beau poulet.

L'hiver est passé bien vite, je suis bien dans cette maison. Chez moi. Lucette a son importance pour moi, c'est elle qui me donne à manger, à boire, en évitant soigneusement de me donner du lait, qui me brosse régulièrement parce que je sème des poils partout, tout le temps. J'adore ces séances de brossage, ça me fait un bien!

Quand Pierre est à l'école, que Lucette descend donner un coup de main à Gilbert au bistrot, je passe mes journées sur la terrasse au soleil quand la météo le permet ou dans l'appartement, dans la cuisine, ma pièce préférée. Ces moments seul ne me dérangent pas, au contraire, je somnole volontiers au calme. D'ailleurs, ces derniers temps je fais des rêves un peu étranges, je me vois en homme, toujours le même, sans me voir physiquement, je ne me vois pas dans un miroir. Des rêves dans lesquels je suis très à l'aise mais qui me réveillent toujours en sursaut. Pas moyen d'en finir un en douceur. Il sont de plus en plus fréquents.

En ce moment, mes crocs me font mal, à la base, aux gencives. Lucette me donne des trucs trop mou à manger, ce n'est pas le gros os de vache chiné chez Pacha et le boucher qui m'arrange... Y'a plus une bribe de barbaque dessus depuis longtemps, il traîne sur la terrasse. Non, il me faut quelque chose de mou mais résistant, comme du caoutchouc...

Y'a bien un truc qui m'attire, tout près, et cette odeur qui m'enivre... Tant pis, j'ose. Il faudrait pas mais ça devient irrésistible, en une seconde je fais sauter le couvercle de la boîte en carton et j'en prend une. Fallait pas les laisser là. Une belle basket toute neuve. Je suis allongé sur le ventre, pattes arrières écartées, pattes avants bien allongées, bien parallèles, les burnes aux frais sur le ciment de la terrasse, j'adore cette position ça me relaxe, et je commence à mâchouiller le bourrelet bien tendre du haut de la belle pompe neuve... Que du bonheur! Voilà ce dont avaient besoin mes dents... Quel panard! Et cette odeur de neuf, sublime!

Quand j'en ai fini avec la partie haute, j'attaque l'avant de la pompe, mordant le plus fort possible, mes crocs rentrent bien dans la semelle et dans le dessus de la godasse, presque à se rejoindre, un vrai bonheur.

Je me relève en pleine excitation et secoue la tête dans tous les sens en serrant mes mâchoires au maximum, transperçant bien la matière, bordel, j'ai une de ces forces quand même!

La grolle n'est plus qu'une charpie baveuse que j'abandonne quand j'en ai terminé au milieu de la terrasse, m'intéresse plus, j'ai fais ce que j'avais à faire. J'ai soif.

Ça l'a pas fait quand Pierre est arrivé de l'école, pour son premier jour de vacances de Pâques. Il m'a bien engueulé j'ai même pris un bon coup de pied au fion qui m'a fait couiner, une seule fois, mais vachement fort. Pierre regrette aussitôt son geste et vient me câliner en s'excusant, il presque envie de pleurer.

Ça l'a encore moins bien fait quand Lucette est remontée du bistrot, elle a gueuler comme un putois, c'est Pierre qui a pris:

- C'est de ta faute! Fallait pas laisser ça là! Une paire de godasse toute neuve... A ce prix là... Elle est dans une de ces colères... J'en ai fait une belle, là. Je pensais pas les foutre en rogne à ce point, de toute façon je pouvais pas résister à la tentation, je ne suis pas parfait comme tous les êtres vivants, on ne mesure pas tout le temps la gravité de nos actes... Et puis moi je suis un chien, je parle pas, même si c'est tout ce qui me manque. Comment pouvais-je leur expliquer, leur faire comprendre que mes dents me gênaient depuis quelques jours? Pas si simple. Quand j'ai envie de pisser il me suffit de mettre la truffe sur la poignée de la porte de l'escalier, en restant immobile jusqu'à ce qu'on me voit et le tour est joué. Ils comprennent qu'il faut me sortir. Mais là?

Gilbert laisse l'orage passer en comptant le blé de sa recette journalière, sans accuser personne, il en a rien à foutre de la basket. Il est cool Gilbert. On vit ensemble, il me brosse pas, il me sort pas, il me donne jamais à manger, il me caresse pas ou peu mais ça ne l'empêche pas de m'aimer. Je le sais. Quelques fois je lui passe le long des jambes en appuyant bien fort, quémendant sa main, y'a que ça qui le fait gueuler, je lui abandonne pas mal de mes grands poils blancs sur son

froc, il aime pas. A chaque fois c'est pareil:

- Me fait chier ce clebs, putain de poils... Y'en a partout!

Il peut bien pester, c' est pas un méchant Gilbert, je le sais bien. Et je suis pas près d'arrêter de le faire.

Un vrai problème mes poils. C'est vrai que j'en laisse partout, toute l'année. C'est le prix à payer ... On peut pas tout avoir. J'ai un autre charme qu'un griffon à poils durs, au moins au toucher. Pour l'œil aussi, pas terrible les griffons... J'aurais pas aimé être une réincarnation de mante religieuse, mais pas plus être un griffon... Mon père biologique devait être une sorte de Montagne des Pyrénées mais deux fois plus petit, sinon ma pauvre mère en serait morte, c'est à ça que je ressemble. En quatorze kilos.

Le coup de la godasse aura été ma plus grosse connerie. Je me suis fait brasser par Lucette de temps en temps pour des choses moins importantes, quelques flaques de pisse quand je ne peux vraiment pas faire autrement et aussi pour mes fugues.

Fuguer, j'adore. C'est un jeu. A chaque fois que l'envie m'en prend, quand je reste seul trop longtemps là haut, j'ai une furieuse envie de sortir mais seul, sans Pierre, sans laisse, libre. Pour ça je dois ruser... Je guette les bruits de pas dans l'escalier, je sais qui monte, dès que la porte s'ouvre j'y fourre ma truffe, ma tête, je force comme un dingue et me faufile entres les jambes qui tentent de me serrer contre le mur, je saute dans les marches ensuite c'est facile, je déboule sur le ciment glissant de la courette en bas, je pousse la porte du café que je traverse le plus vite possible en dérapant dans les virages que je prends trop vite pour esquiver clients ou tables et j'arrive enfin sur le trottoir, dans la rue principale. Sur le trottoir, je pique encore un sprint sur trente mètres, ça y'est, je suis libre, plus rattrapable. Un jeu d'enfant. Un jeu de chien.

Ces ballades sont super agréables, je passe devant les magasins ou j'essaie d'apercevoir mes potes, enviés par certains d'errer sans maître, sans attache, j'en joue, c'est la frime. J'y croise Voyou régulièrement, lui il est tout le temps en cavale, la chance. On a même été gueuler, plusieurs fois, tous le deux devant le magasin de fringues chez cette petite pétasse de Suzy, juste pour lui montrer qu'on n'est pas des charlots ... Sa maîtresse sort à chaque fois en faisant des grands gestes avec un journal plié dans la main comme pour nous corriger, c'est pas très risqué :

- Partez! Ça suffit! Ouste! Elle doit avoir que ça à son vocabulaire celle-là.

On fait le même coup chez Belle à la Maroquinerie. C'est encore plus folklo quand il y a des clients dans le magasin, ça les amuse. Ensuite Voyou continue son chemin, moi le mien, j'ai d'autres trucs à faire, lui aussi.

J'évite soigneusement de passer vers chez Topaze, le vieux prof m'a coincé un jour:

- Whisky, qu'est-ce que tu fais là? Viens ...

J'étais rentré chez eux, il m'a amadouer avec un gâteau sec pour chien bien dégueulasse et il a téléphoner au bistrot. Pierre était là deux minutes plus tard : fin de la promenade. Pas près de me coincer celui-là...

Je flâne comme ça dans les rues tant que j'en ai envie, sniffant les odeurs du trottoir, des bas des murs y trouvant pas mal d'infos. Je trottine en levant régulièrement la patte pour envoyer une petite giclette histoire de... Il m'est même arrivé de confondre la jambe d'un gars, qui attendait pour traverser la rue, avec un quelconque poteau et de lever la patte ... Ça avait gueulé.

Quand mes virées sont terminées, que l'envie de rentrer me prend, je passe tout simplement par l'entrée du bistrot, la porte est ouverte la moitié de l'année quand elle est fermée, l'hiver, c'est jamais plus de trente secondes avec le va et vient des clients. Si Lucette est là elle me remonte la haut, sinon Gilbert appelle l'étage avec l'interphone du bar, qu'on vienne me récupérer, facile.

A mes premières fugues, c'était un vrai branle bas de combat. Lucette disait toujours :

- Il va trop vite, il va faire tomber quelqu'un sur le trottoir quand il sort du bistrot comme un fou...
- Il va renverser quelqu'un en vélo...
- Va se faire écraser...
- On va avoir des emmerdes...

Plus un mot sur mes fugues. Bien qu'ils essaient tous de m'empêcher de me barrer, tout le

monde s'est habitué et il y a bien longtemps que plus personne en parle.
De toute façon, je ne peux pas m'en empêcher. J'ai besoin de ces moments de liberté.
Lors d'une de ces cavales j'avais suivi le chemin de Pierre jusqu'à l'école, j'avais réussi sans problèmes à me faufiler entre les jambes de Lucette, comme d'habitude.

Grâce à un trou du grillage de la cour de l'école je m'étais introduit au milieu des gosses en récré pour leur plus grand plaisir. Excité par le ballon d'un match de foot improvisé et plus rapide que n'importe lequel d'entre eux, j'avais sauté sur le ballon que j'avais mordu, déjà mal gonflé il avait percé instantanément. Les gamins me coursaient en braillant, dans l'affolement général, ne retrouvant pas le trou dans le grillage, Pierre m'avait fait sortir de la cour par le grand portail en me disant:

– Vas y, rentres à la maison maintenant...

Pas spécialement inquiet de me savoir seul dans la rue, Pierre. Il sait que je retrouverait la route de la maison. Je suis un chien libre, je l'ai imposé. Caractère de chien. Le mien.

Les gens me connaissent. Partout. Quand je suis en ballade j'entends «Whisky», «Whisky». « C'est le chien du bistrot », connu comme un loup blanc. Populaire. J'aime ma deuxième vie.

LES VACANCES

Gilbert bosse trop. Tout le temps. Lucette moins, c'est normal. Gilbert, c'est la première personne que je vois le matin. Dès six heures. Je l'entends se lever, pisser, faire sa toilette dans la salle de bain. C'est réglé comme du papier à musique. Réveillé, je continue à somnoler bercé par ces bruits là . Gilbert passe ensuite devant moi, je me lève doucement, il me colle ma seule caresse de la journée, toujours du revers de sa main, doucement, sans un mot. C'est sa façon de me dire bonjour. Il prend son fond de caisse sur le buffet, préparé la veille au soir et sort sur la terrasse, prend l'escalier... qu'il ne reprendra que le soir. Je peux retourner dans mon coin en attendant que Lucette et Pierre se lèvent à leur tour, une bonne heure plus tard.

Gilbert bosse trop mais il réfléchit. Il est soucieux des autres, c'est un gentil. Il assure. Pierre est bien élevé, ne manque de rien. Il a voulu un chien, il l'a. Si Gilbert avait été un con, il n'aurait jamais cédé et je ne serais pas là... Je lui dois donc beaucoup.

Ces derniers temps j'entends pas mal parler de vacances, et c'est Gilbert qui en parle le plus. Question d'organisation sûrement. Pornic. Ça revient tout le temps ça, Pornic.

– Quand est-ce qu'on les emmène à Pornic?

– Je sais pas moi, répond alors Lucette, il faut que j'appelle ton père ...

J'y suis, «ton père», c'est le père de Gilbert. Il est super, lui. Il est venu cet hiver trois jours, j'adore ce gars là. C'est le grand-père de Pierre. Il habite loin, on est jamais allé, je sais pas ou c'est mais sûrement loin . D'après les conversations aux repas du soir, papy Maurice ne tarderait pas à venir. Tant mieux. Je vais encore avoir le droit aux bouchées de pain au beurre sous la table ...

Pierre a terminé l'école, on passe nos journées ensemble, dehors, comme au début quand je suis arrivé sur le vélo, l'année dernière. Il fait chaud, j'adore, même si c'est un peu trop avec mes grands poils. Ça me change dans mes habitudes mais j'aime bien.

Un soir, quand on rentre, Pierre et moi, Maurice est là. Bonne surprise. Ça va nous changer un peu, casser la monotonie du quotidien. Gilbert et Maurice, père et fils, on bien pris l'apéro ce soir dans la cuisine, heureux de se revoir. Ça rigole bien à table, l'ambiance est au beau fixe, Maurice est

content d'être là, ça s'entend . Il est encore question de Pornic, de vacances, j'entends bien: nous partons demain, Maurice, Pierre et moi . D'après ce que je comprend, Pierre passe tous ses étés avec son grand-père.

Je réclame à sortir, envie de pisser. Comme à mon habitude, je colle mon nez sur la porte de l'escalier, sur la terrasse, c'est Lucette la première qui m'aperçoit:

– Pierre, descends ton chien...

On y va sans la laisse, je vais pas fuguer, Pierre le devine à mon calme, on va marcher ensemble, pas loin l'un de l'autre, à cette heure ci c'est tranquille la ruelle ...

A la hauteur de l'arrière boutique de l'esthéticienne, je marche la truffe collé au sol en faisant des ronds, je sens Roxane à pleine truffe, normal, nous sommes sur son territoire. Elle a lâché là une belle flaque, vieille de deux heures environ. Ce n'est pas difficile pour moi comprendre tout ça, pour un peu j'en aurais même l'image. Les chiennes ne pissent pas comme nous les mecs. Elles pissent en une seule fois. Elles s'arrêtent, écartent les pattes arrières et larguent tout en une fois. Toutes les mêmes. Roxane le super canon Boxer a fait ça là . Je me dois d'y laisser aussi ma signature, je lève une guibolle arrière et envoie trois gouttes sur la tache quasi sèche de la belle Roxane. Demain elle saura que je suis passé là.

D'habitude, Pierre s'arrange pour me descendre à l'heure de la fermeture des magasins, vers sept heures trente. Dans la ruelle, on est sûr de tomber sur Roxane et sa patronne. Pierre est impressionné par l'esthéticienne trop belle, il en perd les pédales quand elle lui parle, trop gauche, il balbutie, rosit, décontenancé à chaque fois. Du coup on se voit souvent, elles et nous. Plus le temps passe, plus j'ai le doute que Roxane en soit... Il faut vraiment qu'on se voit seuls ...

Quand nous rentrons, il ne reste que Lucette qui s'affaire encore un peu à finir de ramasser sa cuisine, Maurice et Gilbert sont déjà au plumard:

- Pierre, file dire « bonne nuit » à ton père et à ton Grand-père... Et vas te coucher, demain vous partez pas trop tard, le temps de préparer...

Quant à moi, je retrouve mon coin, sur le lino de la cuisine, à côté du buffet, comme d'habitude, d'ailleurs je ferme déjà les yeux, en pensant à Roxane, Roxy...

J'ai super bien dormi. Super profondément. Je réveille ce matin là avec une étrange sensation hyper agréable. Mon sexe est devenu énorme, sorti de son étui, doublé de volume, toute la nuit j'ai l'impression ...

J'ai rêvé toute la nuit en Homme. Je me suis vu Homme. Je ne peux toujours pas me décrire physiquement, avoir une image de l'homme que j'étais dans mon rêve, à aucun moment je ne me suis vu dans une glace. Comme l'autre fois. En tout cas, j'ai passé une excellente nuit en compagnie d'une très belle femme, qui n'est pas l'esthéticienne mais du même style, aussi belle. Ce n'est pas quelqu'un que je connais dans mon entourage actuel, mais j'ai encore une fois une agréable impression de « déjà vu » et cette femme dégage une grande douceur. On était en ballade, en soirée, il y avait du monde, on a passé un moment dans un café, pas le nôtre, ailleurs, en tête à tête. Un de ces rêves qui vous réveille du bon pied...

La maison s'active maintenant, Lucette prépare un petit déjeuner comme jamais: on a un invité. Pierre arrive à son tour. Je n'ai même pas entendu Gilbert prendre son fond de caisse sur le buffet avant de descendre, juste devant mon nez tellement j'écrasais ... J'ai dû ronfler , c'est pas possible de pioncer comme ça. C'était bien, le rêve, j'espère que ça recommencera.

Et voilà Maurice. On se connaît pas beaucoup mais c'est une crème, je le sais. Il commence par un grand verre d'eau du frigo, Maurice. L'apéro sans doute... Il s'installe alors à table, un bol de café fumant devant lui. L'ambiance est à la bonne humeur ce matin, comme souvent dans cette maison, je suis bien tombé ici. Quelle chance.

Je ne manque pas de venir m'asseoir discrètement à côté de Maurice qui commence à beurrer son pain, je sais bien que je vais hériter de petites bouchées en douce... Pas la peine de lui poser une patte sur la cuisse pour quémander, ça vient tout seul, partageur qu'il est, Maurice.

« Quand je mange, tout le monde mange! » il doit se dire . Hier soir c'était plutôt « quand je bois tout le monde boit ! », bon vivant le bougre.

Lucette avance qu'elle doit encore préparer les bagages, essayer de penser à tout mais que si

jamais on oubliait quelque chose ça ne serait pas si grave:

- Et puis Pornic, c'est pas le bout du monde, un bonne demie-heure ...

Moi j'en sais rien, je connais pas mais cette escapade ne me déplaît pas. Ça prend forme, Pierre fait des navettes de l'appartement à la voiture, en bas, derrière le bistrot dans la ruelle. Puis c'est mon tour, laisse déjà accroché, c'est pas habituel mais c'est un jour pas ordinaire. J'aurais bien pût descendre seul, libre . Je n'aurais fugué, pas aujourd'hui. Pas piqué un sprint comme souvent pour revenir deux heures plus tard au risque de louper ce départ. Je suis pas si con que ça. Foutue laisse, je m'y ferais jamais ...

En bas, Maurice est déjà au volant, le moteur tourne. Lucette est là, on n'attend plus que Gilbert qui doit arriver, si il peut, entre deux clients. Le voilà enfin :

- Tiens, Pierre ! Il glisse alors un gros billet dans la main de son gosse en l'embrassant. Il fait tout en même temps, déjà inquiet qu'un client poireaute au tabac ou au bar durant sa courte absence. Les clients, toujours les clients, sa priorité... Si il savait à côté de quoi il passe ... Mais Gilbert n'en est qu'à sa première vie. Son apparition dans la ruelle aura duré quoi, deux minutes?
- A dimanche, on essaiera de venir, si on ferme pas trop tard!... Il est déjà de dos avant de finir sa phrase.

Pierre embrasse Lucette, moi je suis déjà assis sur la banquette arrière, fier comme Artaban, je devrais dire comme un bar-tabac. Pierre grimpe à l'avant, la bagnole s'ébranle, branle aussi, pas neuve la caisse de Maurice. C'est pas bien grave, elle est arrivée jusqu'ici elle nous emmènera bien jusqu'au bout ... Et puis ça sent bon la dedans, j'aime bien l'odeur, une odeur qui ne m'est pas étrangère non plus, une odeur de vieille bagnole. Encore un ressentit comme j'en ai souvent maintenant, j'y fais même plus attention .

Maurice conduit bien, pas trop vite, je reste bien assis sur mon cul, je vois le paysage, la campagne, le premier bled qu'on traverse, je suis bien. Il fait beau, Pierre m'a laissé une vitre à moitié ouverte, le vent tiède ondule mes poils, me fait cligner des yeux, c'est extra ce petit voyage. Rien de ce que je vois par ma fenêtre ne me surprend, toujours cette impression de connaître, même si je n'ai pas d'image de là ou nous allons.

Une grosse demie-heure plus tard, déboulant sur le port de Pornic, Maurice s'extasie et dit tout fort:

- Bon Dieu que c'est beau! J'm'en lasserait jamais ...

Puis à Pierre:

- Hein?

Je suis bien d'accord avec lui, même si il ne me pose pas la question. Pornic, je connaît, du moins je reconnaît: c'était là, ma ballade avec la « belle grande femme douce » cette nuit, dans mon rêve d'homme... Cette fois ci c'est une certitude. Est-ce que des choses se mettent en place au fur et à mesure que je vieillis ? Ma sensation, quand on a débouché sur le port, n'a pas été une simple impression de «déjà vu» comme habituellement, cet endroit m'est complètement familier. Je suis la deuxième vie de quelqu'un d'ici, de cette région. C'est parfaitement clair.

Maurice avoue à Pierre que ce n'est pas la route la plus directe pour rejoindre sa maison, mais qu'il n'a pas pût résister à l'envie de passer par le port. Des souvenirs sans doute...

Dix minutes plus tard on y est, Maurice gare la guimbarde devant un portail en bois qui serait bien bon à repeindre. Il s'escrime à ouvrir un cadenas rouillé pour libérer une chaîne qui ne l'est pas moins afin de libérer les deux battants du vieux portail :

- C'est qu'il faudrait bien que je rentre la voiture pour la vider...

Ça dure un peu mais il y arrive quand même, rentre la voiture, referme le portail, nous pouvons enfin descendre... Tout ça pour que je fugue pas en arrivant .

- «Attends, Maurice, pas déjà!» je pense .

D'ici, ça ne sera pas bien difficile, quand je voudrais me faire une ballade, seul...

Je fais le tour de la cour, histoire de visiter ... Je connais pas, ici, mais c'est pas mal. On va être bien .

Maurice a ouvert le garage, rétabli le jus en passant devant le compteur, on le suit, Pierre et moi pour entrer par la cuisine. C'est vieillot, sans confort mais ça sent bon le bon endroit, la bonne maison. Il faut juste lui redonner un peu de vie à cette villa. Maurice s'affaire dans tous les sens, ouvre les volets à la hâte, bons à repeindre eux aussi, ouvre toutes les portes, je le sens excité d'être là, heureux. En deux minutes chrono il a fait tout le tour de la carrée, vu tout ce qu'il voulait voir, tout est normal, il se calme maintenant.

Même vieux les hommes restent des enfants... Constat de chien.

Maurice a tellement de trucs à faire, il propose alors :

- Pierre, mon p'tit gars, emmène Whisky, mets lui bien sa laisse, allez faire un tour, t'es pas perdu ici...
- Attends, je te donne des sous, tu vas passer par l'épicerie, chez la vieille, prendre deux ou trois trucs pour nous dépanner ce midi, y'a rien pour manger, le reste je verrais cet après midi... Après ma sieste... Et prend moi un journal... Ouest-France, hein, Tu sais lequel? Attends, je te fais une petite liste...
- OK, Papy...
- Allez à la boulangerie aussi...

On y va. Foutue laisse, je pourrais bien marcher sans.

Je suis le mouvement au bout de mon attache presque humilié de jouer le toutou bien sage mais content d'être là.

Ça fait un bout à pied mais cette première sortie ici est géniale. Je ne ressens rien de mon passé. Je m'en fout. Je ne devais pas connaître ce quartier de Pornic dans ma vie précédente. Aucune importance.

La vieille épicière a été sympa, elle m'a balancé un morceau de sucre entier, sortit d'une boîte éclatée, posé sur son comptoir. Elle est bien heureuse de revoir Pierre, je crois qu'elle est surtout contente de revoir pas mal de ses clients d'été qui vont bien lui regonfler le tiroir-caisse. L'hiver est long au bord de la mer.

Nous rentrons avec les courses, Maurice termine d'installer un salon de jardin en bois dans la cour derrière la villa, bon à repeindre lui aussi:

- Il fait beau, on mange dehors les enfants...

Il nous parle à tous les deux! Il est marrant lui.

Le repas est bienvenu, j'ai la dalle. Mes croquettes habituelles sont là, dans une vieille assiette ébréchée, je récupère du gras de jambon blanc de mes deux compagnons de vacances, deux ou trois bouchées de pain et de beurre, c'est le pied.

Après ce premier repas, Pierre tente de faire voler un vieux cerf-volant retrouvé dans le garage. Maurice s'installe dans un vieux relax rouge à fleurs, rococo à souhait comme le reste de sa villa, son «Ouest-France» à la main, baille deux ou trois fois, et s'empaffe dans le fauteuil à la deuxième page de son journal. Je vois tout ça depuis le dallage où je me suis couché à l'ombre, près de lui. Le voir s'endormir m'endort. Je sombre même, profondément. Détendu.

La vie est douce ici. La villa n'est pas bien loin de la mer, on y va régulièrement, à pied, tous les trois. La pêche à pied c'est son dada à Maurice, il aime gratter dans les rochers, moi j'ai le droit de naviguer partout, sans laisse. Tant qu'ils m'ont à l'œil ... De toute façon j'ai suffisamment de quoi me défouler ici, à marée basse, je n'ai pas envie de fuguer plus que ça.

L'été s'écoule comme ça, tranquillement. La voiture remise dans la cour prend la poussière, elle ne nous sert pas. Le garage est encombré de matériel de pêche, il y a même un bateau à moteur sur une remorque rouillée qui n'a pas dû voir la mer depuis un moment. Toutes ces choses devaient servir à une époque...

Le Dimanche, Pierre guette l'arrivée de Gilbert et Lucette, dans la cour de devant. Il dribble au ballon, tuant le temps, histoire d'être le premier à les voir arriver. Quand il aperçoit la bagnole de ses parents au loin il fonce vers son grand-père :

- Papy, papy, ils arrivent ! Puis repart à fond pour les accueillir.
L'excitation de Pierre déteint sur moi, je fais la navette de Maurice à Pierre sans arrêt, content aussi de les voir venir.

Virer les derniers clients de l'apéro, fermer le café pour la seule demie-journée de congé de la semaine, faire la caisse et enfin faire la route jusqu'ici... Prendre un apéro ou deux... Ils se mettront à table vers trois heures, pas avant. Le prix à payer pour ce beau moment en famille .

Maurice aura préparé comme à son habitude un gros poulet rôti au four, y'en aura pour tout le monde, même pour moi, j'hériterais d'os pendant le repas et pour finir de la carcasse quand ils se taperont la tarte aux pommes. C'est tous les dimanches comme ça. Si c'est pas le bonheur ça !

Pour Pierre, c'est aussi le jour de l'argent de poche, là dessus ça va, ils sont larges, faut bien compenser... Pognon qui servira à Pierre pour acheter des glaces dans la semaine et que j'aurais le droit de terminer. Quelle belle vie de chien !

Au quatorze Juillet, j'ai eu la frayeur de ma vie! Mon premier feu d'artifice. On le voit depuis la villa, ils le tirent depuis la plage, en contre-bas, on est au premières loges. A la première fusée, le premier boum m'a fait sursauter comme jamais. A la seconde, tout m'est revenu: déjà vu. Du coup, à celui du quinze Août j'étais blindé. J'ai quatorze mois, je connais tout de la vie. Presque.

Ça aura été un bon moment cet été à la mer mais ça se termine. J'entends maintenant parler de départ... Si les vacances décontractent les gens, elles auront agis sur moi de la même façon. Je suis pratiquement complètement sorti de ma vie d'homme cet été, du moins je n'y ai plus beaucoup pensé. Rien ne m'a donné l'occasion de m'y replonger. Pas spécialement rêvé en « homme d'avant », si ce n'est Roxane venue hanter mes nuits deux ou trois fois et qui a encore fait gonfler ce qui me sert à pisser...

Nous quittons la villa vers le vingt huit Août. J'espère bien être là l'année prochaine.

LE RETOUR.

On a quitté la villa, refait la route d'il y à deux mois dans l'autre sens. Le voyage a été plus long qu'à l'aller. Ça a bouchonné. Maurice avait pensé tout haut :

- C'est les retours, m'étonne pas ! Heureusement qu'on va pas loin...

Finalement, c'est un accident qui bloque la route. Deux voitures se sont rentrées dedans en pleine face. On passe à peine entre une voiture en travers de la route et le bas côté...

Quand Maurice gare sa vieille R16 derrière le café dans la ruelle, je n'ai qu'une envie. Deux plutôt: pisser un bon coup et sniffer la ruelle, notre ruelle, dans ses moindres recoins histoire de capter tout ce qui a bien pu se passer là durant notre absence. Pierre comprend ma première envie et me laisse sauter de la voiture sans laisse.

Il ne me faut pas longtemps pour arriver derrière chez Roxane ou je la détecte facilement, fraîchement, elle est là. J'ai presque eu peur... J'aurais la patience d'attendre ce soir. Je suis déjà sur

un petit nuage.

Je suis rentré dans le café, par derrière à fond la caisse, derrière le bar je fais une fête pas possible à Gilbert et Lucette qui est là aussi, leur sautant dessus l'un et l'autre, content. Content de tout! Heureux d'être là, de les revoir, de retrouver la maison, la ruelle, Roxane et les autres.

Dès l'après midi je m'arrange pour échapper au premier qui ouvre la porte de la terrasse vers la liberté pour ma fugue habituelle, il faut que je revois vite les autres, la rue, le quartier.

Rien n'a bougé ici, tout est pareil, comme quand on est parti, mais je devais vérifier. Tout est parfait.

Pierre m'a copieusement engueulé quand je suis revenu, c'est peine perdue et je pense au fond de moi:

- Tu peux toujours gueuler, Pierre, c'est fait maintenant... De toute manière, je fais ce que je veux.

En soirée, notre sortie habituelle dans la ruelle ne s'est pas passée comme je l'avais envisagé. On a pas vu Roxane. Un contre-temps de sa patronne sans doute, mais je suis déçu. Surtout qu'à la place de Roxane on est tombé directement sur ce grand con de Miko qui à encore dû se barrer de chez lui. Il me fait moins peur qu'avant mais je m'en méfie. Ce soir j'ai quand même osé lui sentir le cul dès que lui à commencer à renifler le mien, je n'y ai pas vu grand chose de valable... Il n'est qu'un grand corniaud.

A la maison, quand on rentre Pierre et moi, Gilbert et Maurice parlent et rigolent fort, l'Apéro sans doute. Cette fois ci, Maurice me lâche en douce des toasts au pâté très bons, sous la table... Lucette demande :

- On vous revoit quand Maurice ?
- J'en sais rien, c'est loin... Et puis, je suis plus tout jeune pour toute cette route... Mais je viendrais, je viendrais...

Je ne sais pas si c'est le fait de revenir ici, de revoir le café qui m'a fait ça mais cette nuit je me suis embarqué dans un rêve pas possible. Et c'est pas de Roxane dont j'ai rêvé. Pourtant j'aurais cru, c'est bien à elle que je pensais en m'endormant...

Cette fois-ci, j'ai fais le rêve le plus long et le plus précis qui me soit arrivé :

J'étais en bas, au café. Il y avait pas mal de monde, une de ces soirées bruyantes que j'entends depuis l'appartement d'habitude. Là, j'y étais en client, en homme, avec une bonne bande de copains. On arrose mon anniversaire, vingt huit ans. Tout le monde est excité, parle fort, en même temps, ça rigole bien... On s'adresse à moi, je suis le centre de la soirée, les autres m'appellent Philippe, Phil ... Les deux tables que nous occupons sont encombrées de verres, de carafes, du reste d'un gros gâteau, de paquets de cigarettes et de cendriers débordants, de coquilles de cacahuètes grillées ... Nous sommes dans le fond du café, à côté des jeux automatiques, un endroit douillet pour faire la java. Il y' a en permanence deux personnes qui jouent au billard à côté de nous, dont nous esquivons comme on peut les coups de queues, à chaque partie le gagnant est repris par un nouveau joueur. Le flipper lui aussi ne débande pas, le juke-box hurle les derniers tubes, l'ambiance est à son comble, nous dégageons pas mal de décibels...

Catherine est là aussi, c'est la « grande belle femme douce » de mon rêve sur le Port de Pornic. Je suis Philippe, Catherine est ma fiancée. Je peux même mettre un visage sur ma personne. Toute la soirée du café je l'ai vécu et vu dans une grande glace au mur, j'ai tout vu en double... Je connais même ma voix. Je connais ma popularité au sein de ce groupe et j'en connaît chaque membre...

Cette bringue est fabuleuse, je suis au mieux de ma vie, bien dans ma peau, bien dans ma tête, j'ai la femme la plus fabuleuse du coin, j'ai une bonne situation, de l'argent, une belle voiture, là dehors, garée devant le café ou je viens souvent retrouver la bande et ce soir c'est MA soirée ...

Pierre! J'ai vu Pierre, à neuf ou dix ans passer dans le café un orangina bouteille à la main et

une paille dans la bouche qui nous regardait tout en marchant vers la courette... Cette soirée, si elle a bien existé, aurait eu lieu il y a deux ou trois ans ?

Ce rêve, c'est ce que j'ai vécu avant, j'en suis certain, il est trop précis, trop réel. Il n'est pas une hallucination. Il faut que je m'arrange pour passer du temps dans le bistrot. Les gars de la bande y sont souvent. En général je ne fait qu' y passer dans le café, vite quand je m'en vais, moins quand je rentre... Il faut que j'en sache plus.

Dans la journée je m'arrange pour me sauver une nouvelle fois, ça n'a pas été difficile. Je dévale l'escalier, Lucette crie un peu quand je lui passe entre les jambes, sans plus :

– Whisky !

Elle n'insiste pas plus que ça, j'entends déjà la porte de la terrasse se refermer, elle à abandonné.

Cette fois ci je rentre dans le café normalement, Gilbert n'a pas besoin de me voir, il est bien occupé, c'est mieux. Je me couche dans un coin, personne n'a fait attention à moi, personne ne m'a vu.

Jamais quand je passe dans le bistrot je ne prête attention aux clients et Gilbert n'a jamais été chaud de me laisser vaquer là. Il n'aime pas ça. Plus attentif aujourd'hui qu'à mon habitude, je regarde autour de moi et trois des gars de ma bande sont là. Maintenant c'est parfaitement clair, je les connais bien, ce sont des copains, mon rêve de cette nuit est bel et bien réalité ...

J'ai la réponse à ma question. Mais alors, qu'est-ce qui a bien pu m'arriver pour que je quitte ce monde ? Ça ne m'inquiète qu'à moitié puisque je suis vivant...

ROXANE JE T'AIME !

Ça sent l'automne à plein nez. Déjà vu, l'année dernière... J'ai repris mes manies, mes escapades régulières, Pierre est retourné à l'école. Lucette est entre l'appartement et le café, Gilbert, lui, continue de bosser comme un nègre en bas...

On a repris nos sorties du soir dans la ruelle, Pierre pour se rincer l'œil sur la belle esthéticienne, moi pour baver sur Roxane... Notre petit plaisir quotidien. Elle n'est pas indifférente à moi, Roxane, elle m'aime bien, je le sens. Et c'est pas pour me déplaire... Je crois bien que je suis amoureux, même. C'est toujours à cause d'elle que je me réveille le matin avec le truc tout dur sous moi. Et ça m'arrive de plus en plus. Elle est plus grande que moi, d'accord, mais je m'en fout.

Les gars de la bande blaguaient déjà de ça, quand j'étais Philippe, à mon anniversaire :

– Catherine est plus grande que toi, Phil !

Et c'est Catherine qui répondait :

– Ne négligez pas les grandes, les gars, même si vous êtes plus petit ! Parole de grande !

Ils avaient déconné toute la soirée avec ça les copains, envieux sans doute.

Un matin comme les autres, Gilbert me passe devant le museau, prend son fond de caisse sur le buffet, je me lève, il me donne mon unique caresse habituelle, ouvre la porte de la cuisine sur la terrasse et disparaît. Je m'apprête à me recoucher sur mon coin de lino encore chaud mais une odeur

m'arrive au nez. Je tourne en rond dans la cuisine, truffe en l'air, c'est bien Elle, c'est Roxane. C'est l'odeur de Roxane, en plus fort. Dingue ! Jusqu'ici. Coincé ici jusqu' au départ de Pierre pour l'école, je suis impatient de descendre. Qu'est-ce qu'il se passe chez Roxy ...

Pierre s'apprête à partir, il va me sortir et pour bien lui faire comprendre je me colle droit comme un i à la porte de l'escalier. Il comprend vite et nous descendons dans la ruelle.

La ruelle entière sent Roxane. Ce nigaud de Miko est assis au portail de l'arrière boutique de l'esthéticienne, qu'est-ce qu'il fout là lui ? Il a l'air nerveux en plus... Je n'ai qu'une envie, le déloger de là, il n'a rien à faire ici, Roxane elle est pour moi... Malheureusement je suis attaché en laisse à Pierre qui n'a pas beaucoup de temps pour moi, j'enrage. Je pisse deux ou trois fois, Pierre ayant aperçu Nigo, je veux dire Miko, me fait faire demi-tour pour l'éviter.

Pierre me remonte, attrape son cartable et disparaît dans l'escalier. Je suis comme un fou sur cette terrasse... Lucette s'en inquiète depuis sa cuisine :

– Whisky, qu'est ce qui se passe ? Qu'est-ce que tu veux ?

Elle ne m'a jamais vu comme ça. Aujourd'hui, ça m'étonnerait fort que je me cavale pas, moi !

La chance est avec moi vers 10 heures, j'entends des pas dans l'escalier .Ce n'est pas Gilbert, Pierre est à l'école et Lucette est dans la cuisine. Aucune importance. Je ne reconnaît pas ces pas, une visite sans doute, je m'en fout, je sais juste que je vais réussir à filer... La porte s'ouvre, je fonce dans des jambes, c'est gagné ! Je descend l'escalier en battant mon record de vitesse, dérape dans la courette comme d'habitude et déboule comme un dingue dans ma ruelle préférée. Miko n'est plus là, tant mieux pour lui, ça se serait mal passé.

A ma grande surprise, c'est Voyou qui remplace Grand Nigo au portail de Roxane , décidément, y'a pas moyen d'être tranquille. Je lève ma patte arrière droite chez les épiciers et le rejoint. On se sent mutuellement l'arrière train, y'a un moment que je l'avais vu Voyou. On entend Roxane là, juste derrière son portail. C'est con d'être si près et d'être si loin... Et cette odeur... J'adore. Si Voyou s'en allait, ça m'arrangerait, mais il a pas l'air pressé le vagabond.

Je me dresse sur mes pattes arrières, pose celle de devant sur la tôle du portail, Roxane fait la même chose de son côté, on gratte la ferraille elle comme moi, prisonniers l'un comme l'autre, elle de sa cour, moi de ma ruelle. Voyou vient à le rescousse et fait comme moi... On est comme des cons, mais Roxane, il faut que je la vois. Maintenant ! Je partirais pas avant. J'entends ses petites plaintes à Roxane, même ses petits trépignements sont doux, comme elle.

La poignée du portail bouge, pour nous, côté ruelle elle est trop haute, nos pattes avants n'y arrivent pas, pas plus celles de Voyou que les miennes, on fait la même taille. On va pas attendre que Miko arrive à se barrer de chez lui pour nous donner un coup de main non plus !

C'est Roxane, plus grande que nous qui fait bouger la poignée, de plus en plus. Jusqu'à ce que le portail s'entre-ouvre... Roxane gratte encore le portail libéré pour le tirer vers elle mais n'y parvient pas, Voyou et moi on le pousse et dès que le passage est assez grand Roxane sort, splendide, majestueuse, ses yeux brillent différemment, magnifique, grandiose, belle ...

Elle nous oblige à la suivre un peu plus loin, comme pour s'écarter de chez elle et s'arrête. Voyou est déjà à la renifler, je voudrais bien qu'il parte ... Elle n'en a que pour moi, on se sniffe les truffes, c'est magnifique, en tournant en rond, on est pas vraiment calme tout les deux. Je grogne un peu sur Voyou qui comprend qu'il ne faut pas rester là, il s'en va sans plus insister en trotinant. Merci, Voyou.

Quand je lui sent le derrière, elle ne bouge plus Roxane. Elle a même légèrement écarté ses pattes arrières et me laisse faire. J'ose même un petit coup de langue, comme pour la goûter... Elle frémit. Son corps tremble, pas énormément mais elle tremble. Le truc sous moi est complètement sorti, comme le matin quand je me réveille. Je mets rapidement ma tête sous mon ventre comme pour le vérifier : c'est gros, dur, tout rose et complètement extrait de son logement. Lui aussi je goûte, il prend un petit coup de langue rapide. Je reviens vite à Roxane, ça n'a prit qu'une seconde. J'entreprends alors de me dresser sur mes pattes de derrière et je la serre avec mes pattes avants, je m'accroche à elle et mon truc rose cherche à rentrer dans Roxane, il cherche...

Ça y' est! Je suis dans Roxane qui a l'air d'apprécier, je suis secoué par des coups que

donne mon truc rose, je sens que quelque chose sort de moi et va dans Roxane, ça dure. Je suis presque dans un autre monde, ça doit être la même chose pour Roxane. Un énorme flash me vient : Je nous vois. Nous, Philippe et Catherine... J'en suis sûr : «Roxane, c'est bien toi, Catherine...».

Whisky, le plus heureux des chiens.